



Région académique
NOUVELLE-AQUITAINE



Texte de Mme Irina TEODORESCU

Si je meurs, qu'on me plante

Quelqu'un, je sais qui, mais je ne le nommerai pas ici, m'a dit un jour, il y a à peine quelques mois (mais j'étais tout de même plus jeune, pas encore de lunettes pour lire), ce quelqu'un m'a dit donc : pourrais-tu comme ça, à haute-voix et main levée, définir ton territoire, s'il te plaît ?

Ouais. L'Europe.

À ceci près que mon Europe est géographique et qu'elle contient un bout d'Inde, un tout petit bout, rien de grandiose, quelques couleurs, quelques idées mystiques, c'est, je le crois, à cause des Roms, j'en suis même convaincue, puisque c'est eux qui, devenus sédentaires (sédentaires, mais pas trop installés, constamment sur le départ), se marièrent sous ma fenêtre tous les saints jours de mon enfance, de Pacques à la Toussaint sans interruption, et m'infusèrent ainsi le goût des fanfares et autres tapages nuptiaux.

L'Europe donc jusqu'aux monts Ural, avec Moscou et Saint-Pétersbourg à ses confins, autant que Paris ou Lisbonne ou l'archipel Svalbard ou le Minotaure.

Europe mon territoire, je pensais au départ, quand j'étais encore petite, car tout autour de moi, où que je regarde, d'un haut d'un immeuble ou d'un arbre, tout à perte de vue était Europe.

Et quand j'étais encore jeune et que j'étudiais avec passion la biologie, je me disais Europe est comme une cellule, autour de moi le cytoplasme, les mitochondries, les ribosomes, Golgi et la membrane, et moi, j'étais où ? Dans le noyau et mieux encore, dans le noyau du noyau, le nucléole, j'étais née et j'habitais insouciant dans le nucléole de la cellule Europe.

À Bucarest, je me disais en 1984, je suis au centre du continent, je suis la graine du fruit et sa chair juteuse s'étend partout pour me cacher, Europe est une cerise et je suis dans son cœur, je le croyais, je portais cette foi, tandis que les adultes tissaient leurs sombres pensées derrière ce fameux imaginaire rideau de fer. En 1984, en 85, en 86, en 87 et 88 et 89, moi haute comme trois pommes, me sentais l'ADN du continent qui m'entourait, et quelque chose criait en moi : si je meurs, qu'on me plante, je repousserai la même, cerise sur le gâteau universel !

Sur une carte dessinée à plat de l'Europe géographique, déterminez le centre.

N'est-il pas à Bucarest ?

Si l'Europe était un cercle ou un carré, si l'on traçait une diagonale puis une deuxième, leur croisement ne tomberait-il pas à Bucarest ? Et même si l'Europe était un hexagone, un losange, une étoile ou une pâquerette pressée entre les lourdes pages d'un vieil atlas, le pistil central ne serait-il pas Bucarest ?

Malheureusement, les méthodes utilisées pour déterminer la forme exacte à plat d'un continent sont assez barbares : on écorche la terre, on découpe cette poche formée par sa peau et on la repasse, oui, comme un drap, jusqu'à ne plus avoir aucune boursouffure, plus aucun pli.

Alors, restons civilisés : c'est-à-dire un peu dans l'abstrait.

L'Europe donc, mon territoire, tout autour de moi comme si j'étais sur la tête d'une pieuvre géante qui agiterait à la ronde ses multiples tentacules à ventouses.

Pourquoi s'en aller de là alors ? Pourquoi quitter son poste si bien placé ?

Le pilote s'est éjecté, il y a-t-il eu un accident ?

Le capitaine a abandonné le navire, l'équipage est sans tête, le bateau tourne sur lui-même comme une girouette sans nord. La Roumanie se vide de ses habitants, la Bulgarie aussi, la Pologne envahit l'Ouest de son armée de plombiers, la Yougoslavie a implosé. Pourquoi ?

En arrivant en France, à 19 ans, on m'a informé que la Roumanie était un insignifiant pays de l'Europe de l'Est. Moi-même je n'étais qu'une pauvre immigrée de cette lointaine terre, j'étais en exil. Drôle d'idée ! Toutefois, j'y ai cru pendant 20 ans. J'y crois encore un peu d'ailleurs.

Ou non, peut-être plus tellement.

Récemment, j'ai réalisé qu'ici en Occident, on a rayé l'Orient des cœurs, si si, des cœurs ! Soudain, on a décidé que l'Est était, au choix, un monstre menaçant (l'URSS puis la Russie) ou un clochard mendiant (tous les autres pays : la Pologne, la Roumanie, la Hongrie, la Bulgarie, etc.). Mais quelle tristesse, quel désert à l'âme, quel manque incroyable, quel appauvrissement que d'enterrer ainsi la culture orientale et la finesse baltique !

Un repli sur soi, une immense solitude. Et l'Union Européenne fut bâtie.

Je sais que je me trompe. Mieux encore, je me berce d'illusions.

Et alors ? Puisque cela m'enchantait de m'enfoncer ainsi dans les mirages de mon enfance.

Je me suis improvisé cartographe : le centre géométrique du continent se trouve à Ventspils, en Lituanie. Ensuite, j'ai constaté *Dostoïevski est un écrivain européen*. Il y a-t-il quelqu'un pour me contredire ? Vous diriez quoi ? Asiatique ? Euroasiatique ? Pourquoi faudrait-il le continentaliser, me demande un ami ? Et pourquoi pas.

Je me suis mise à consulter divers documents pour trouver appui à mes dires, j'ai passé quatre jours dans une bibliothèque d'archives à lire des ouvrages sur le sujet. Voici ma conclusion : L'Europe est un mirage, la culture est un mirage, la pensée est un mirage, les frontières sont un mirage, l'identité, l'appartenance, les langues, les états, l'art.

Rien n'est réel à part le relief.

Je n'ai rien à dire sur l'Europe.

Pas de pensée construite, pas d'avis, aucun chiffre, aucune thèse.

Je vous écris de ma nouvelle place.

Il est midi, je suis en pyjama, venue de Bucarest, résidente dans une bibliothèque de l'Europe occidentale.

Et qui suis-je, d'ailleurs ? Si l'identité est un mirage, si l'Europe est un mirage, j'existe et je ne suis pas, confortablement installée à ma non-place. Je balade mon sang roumain parmi ces vieilles pierres normandes. Je promène mon nom entièrement grec dans ce jardin à la française. J'imagine les conversations que je ne pourrais avoir ni avec mon arrière-grand-père cosaque ni avec l'arrière-grand-mère bulgare (ou alors elle, elle parlait roumain ?). J'existe comme un hologramme, on m'a vu ici et là, on a cru à ma présence, j'avais l'air vrai, oui, bien sûr, moi-même je me trompe régulièrement. D'ailleurs, je touche mon pyjama, c'est du solide, il habille quoi ? Mon corps qui est du solide également, mes doigts qui transcrivent ici mes non-pensées.

Comment pourrait-on s'exprimer sur l'Europe, ou sur l'Est ou le Centre de l'Europe, ou sur l'Ouest ou les sentiments ou la culture, lorsqu'on n'est pas vraiment quelqu'un, lorsqu'on est une multitude d'illusions ?

Pourtant, beaucoup le font allègrement, tous ces intellectuels français, tous ces hommes sérieux qui se croient bien présents ici et maintenant, tous viennent parler de l'Europe à tel congrès, lors de tel séminaire, écrivent des livres, des articles dans des journaux, dans des revues, donnent des conférences, des interventions à la télé, à la radio, énumèrent des propositions ineptes, parlent états et politiques, religions et sociétés, font des guerres et des musées de la guerre et des héros et des armes. Oh, qu'ils sont difficiles à supporter !

Ce serait plus simple pour moi maintenant d'être forêt. D'être multitude d'arbres, d'incarnations, d'oiseaux, de champignons. Bien sûr, parfois ça tombe, parfois ça se laisse couper, parfois ça se balade en pyjama et marche dans la flaque marécageuse, oui, évidemment.

À présent, je le sens, Europe n'est plus un territoire. Je dis qu'il faudrait le rêver à nouveau, pour qu'elle le redevienne. Je dis que nous manquons d'imagination, que nous sommes enfermés dans nos identités.

Permettez-moi désormais de me retirer d'ici, de sortir de l'histoire, de maintenant, d'oublier l'espace et le temps. Oh si seulement on pouvait à tout moment se déshabiller de son passé, se tenir sans culture et sans bagage, sans identité, sans papier, juste être vivants, oui, si seulement, alors on pourrait vraiment se rencontrer et le centre et les marges feraient *unité*.